

La rançon des
PIRATES

La rançon des
PIRATES

EMILY DIAMAND

Traduit de l'anglais par Nathalie Gouyé-Guilbert

Michel
LAFON

Titre original : *Reavers' Ransom*

- © Emily Diamand, 2008 pour le texte
- © Carol Lawson pour les illustrations intérieures
- © Tim Spencer pour les illustrations en couverture

© Michel Lafon Publishing, 2009 pour la traduction française
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

Au-delà d'une aventure sur les changements climatiques
et les pirates, j'ai essayé d'inventer une histoire trépidante,
que vous prendrez plaisir à lire.
J'espère qu'elle vous plaira.

Emily Diamand

À ma mère et à mon père

I LE RAID



Le Chat tend le nez pour humer la brise, insensible aux mouvements du bateau, et ouvre son museau rose pour parler.

– Yooo, yooo.

Je sais ce qu'il veut dire : nous sommes presque arrivés.

Il a un drôle de comportement, il est agité, nerveux, comme quand il sent venir la tempête. C'est peut-être parce que nous revenons bredouilles après toute une journée en mer, ce qui ne nous ressemble pas. Je vais avoir droit à un savon des capitaines à l'arrivée : « Qu'est-ce que tu as fait à ce chat, tu lui as bouché le nez avec du sable ? » Encore une bonne raison de m'interdire les gros bateaux et de me reléguer dans ce petit canot, à peine assez grand pour contenir les nasses et les filets en plus des occupants.

Nous longeons la côte, aussi vite que le permet le souffle léger du vent. Ici, elle est tout en collines, falaises



et minces plages de galets. Rien à voir avec les sombres marécages et les villes croulantes qu'on trouve plus à l'est. Nous atteindrons bientôt le promontoire, et dès que nous en aurons franchi la pointe nous apercevrons le port niché dans les rochers. Et notre village, accroché à la colline juste derrière.

Le Chat doit sentir l'odeur du poisson. Les entrailles de poisson, disséminées aux abords du port jusqu'à la mer ; les écailles ornant les pierres d'éclats nacrés. Gratter, trancher, envelopper ; le quotidien des pêcheurs. Avec ses jolies taches grises et ses yeux couleur d'algue, Le Chat a la cote. Tous, hommes et femmes, ont toujours une petite gourmandise à lui offrir dans l'espoir de se l'approprier. Il en profite à fond, se remplit la panse dès qu'il en a l'occasion, mais ils ont beau faire, ils ont beau le gaver, il les remercie, mange proprement ce qu'on lui donne et revient auprès de moi.

Je déploie un peu la voile pour mieux capter le vent. Rien à faire, nous glissons doucement sur l'eau en oscillant sur les vaguelettes qui scintillent au soleil.

Le Chat miaule à nouveau.

– Qu'est-ce qu'il y a ? je lui demande.

Mais il ne répond pas. Pattes avant posées sur l'étrave, il remue la queue, comme s'il avait hâte d'arriver.

Grand-Maman doit nous attendre à la maison. Elle ne descend plus au port, à cause de ses rhumatismes, mais elle nous verra de la fenêtre.

Elle dit souvent :

– Je ne fais que regarder les voiles.

Regarder les bateaux et les compter au retour. Tous les jours, elle les recompte.

– Parce qu'on ne peut pas se fier à la mer.

Et elle sait de quoi elle parle, vu que Grand-Papa, il y est resté.

Grand-Maman aussi allait à la pêche, quand elle était plus jeune. Avec le capitaine Greyhand sur le *Annie May*. Mais moi, elle voudrait que je fasse autre chose.

– Ça t'use jusqu'à la corde, ce métier-là. Regarde-moi : cinquante-quatre ans et toute tordue de rhumatismes. C'est ça que tu veux, petite ? Une vie à trimer par tous les vents, pour gagner quoi ? Des articulations toutes rouillées, au bout du compte ?

Mais qu'espérer d'autre, ici ? Passer son existence entière à vider et écailler sur les galets du vieux village, pour trois sous la semaine ? Ou épouser un fermier dont il faudra labourer les champs ? Non merci ! Très peu pour moi. D'ailleurs, Le Chat m'a choisie, non ? C'est sûrement un signe.

Poussés par la maigre brise, nous dépassons la pointe de la centrale, un bout de terre humide et vert rongé par la houle. Dans les temps anciens, avant la chute, il y avait une grande usine à cet endroit, avec d'immenses cheminées qui crachaient de la fumée toute la journée. Elle fournissait le chauffage et la lumière à toutes les maisons. Mais c'est peut-être une histoire que Grand-Maman a inventée, parce que la vieille centrale



électrique n'est plus qu'un tas de béton. Tous les hivers, il en tombe un morceau à la mer.

Le Chat tourne la tête vers moi.

– Iaou iaou, brrr iou.

Je ne comprends toujours pas ce qu'il essaye de me dire. Il quitte son perchoir en quelques bonds délicats.

– Mi-iaou ! insiste-t-il en me regardant droit dans les yeux.

Puis il s'approche et plante ses dents dans ma main, qui tient la barre.

– Aouh ! Qu'est-ce qui te prend ?

Tout ce que je sais, c'est que quelque chose le chiffonne. Mais quoi ? Une tempête, des baleines, un banc de poissons que je n'ai pas vu ? Il trouve que je ne vais pas assez vite ?

– Dis-moi ce qu'il y a !

Mais il est trop préoccupé. Il tourne en rond en crachant.

Maintenant, je devrais pouvoir comprendre ce qu'il me dit. C'est bien le problème, car un chat de mer est censé aider à naviguer et à pêcher, flairer ce qui grouille sous l'eau et sentir les bonnes prises cachées sous les vagues. Mais je n'y arrive toujours pas. Lun Hindle dit que c'est une raison de plus pour ne pas me le laisser. Il est allé voir tous les habitants du village pour expliquer qu'on devrait me le retirer. Heureusement, Grand-Maman a pris notre défense, et aucun des capitaines n'oserait la contrarier.



– C'est lui qui a choisi Lilly. Et vous savez qu'on ne peut pas aller à l'encontre de la décision d'un chat.

C'est ce qu'elle leur a dit ; elle s'est traînée jusqu'à La Vieille Lune, où tout le monde buvait et fumait en débattant de la question. Naturellement, on ne m'avait pas autorisée à entrer, parce que je ne suis « qu'une gamine » et tout ça, mais je regardais par la fenêtre et je voyais tous les capitaines approuver en hochant la tête, comme les rois mages à Noël. Lun a continué à rouspéter et à grommeler. Il est même allé trouver le pasteur, dans l'espoir sans doute que je serais bannie comme sorcière, ou que sais-je encore. Andy était en train de tondre l'herbe du cimetière et il m'a tout raconté.

Lun est arrivé en courant.

– Pasteur Reynolds ! Lilly Melkun s'est emparée d'un chat. Elle l'a amadoué tout petit en le bourrant de poisson ! (Comme si j'avais fait une chose pareille !) Il y a deux ans que j'attends. J'étais sur la liste et tout !

– Tu ne t'es jamais demandé pourquoi tu avais attendu si longtemps, Lun ? C'est sans doute qu'aucun chat ne veut de toi, voilà la raison.

Toujours d'après Andy, le pasteur a dit que c'était probablement la volonté de Dieu, et l'autre est parti vexé. Je ne sais pas ce que Lun espérait. J'imagine que le pasteur condamnerait les chats de mer comme suppôts de Satan, s'il avait une paroisse à l'intérieur des terres. Mais dans un village de pêcheurs, ça lui est



difficile. Alors que tout le monde a besoin d'eux pour rester en vie...

C'est en arrivant à l'aplomb du promontoire que je la vois. Une tête d'ange qui flotte dans l'eau. Elle est sculptée dans le bois, assez grossièrement, et les cheveux sont peints d'une couleur rougeâtre improbable. Je sais que c'est une tête d'ange parce qu'elle sert de figure de proue à la barque d'Andy, qui l'a baptisée *Ange*. Mais Andy ne l'enlève jamais ! Il l'a taillée lui-même avec son couteau, assis sur le pas de sa porte. Les autres garçons plus grands qui traînaient dans le port se sont moqués en disant que ça ressemblait plus à un cochon qu'à un ange, mais il a continué quand même.

Le Chat grogne, miaule et sautille comme un forcené. J'ai un mal fou à l'empêcher de me grimper sur le crâne. Pendant que je me débats pour le retenir en ouvrant de grands yeux sur la tête d'ange qui dérive vers le sud, en direction de l'Espagne, j'entends un bruit sourd genre « wouf ! ». Ça vient de la presque-île. La vieille centrale est en feu !

Enfin, ce n'est pas la centrale elle-même qui brûle. C'est le fanal. Un grand tas de bûches et de brindilles amassées à l'abri de l'eau sur une plate-forme élevée. Parce qu'un feu allumé à la centrale peut se voir de Wytham et qu'alors, là-bas, on allumera aussi un fanal. Et ainsi de suite tout le long de la côte, jusqu'à la garnison de Chichester.

Mais il n'y a qu'une raison pour qu'on allume les fanaux. Les pirates.



Je comprends maintenant pourquoi Le Chat s'agite de la sorte, et mes mains se glacent. Quand je débouche de l'autre côté de la pointe, je découvre les bateaux fracassés dans le port et la fumée qui monte du village. Trop de fumée, une fumée d'incendie.

Je regarde la fumée, les épaves des bateaux couchés dans l'eau, le fanal embrasé sur la presqu'île, et je n'en crois pas mes yeux. Je n'ai été absente qu'une journée ! Comment tout cela a-t-il pu arriver en si peu de temps ?

Des débris de toutes sortes entourent le bateau, des bouts de bois, un filet de pêche, des paquets en tout genre. Je retiens mon souffle. Une autre vague. Ce n'est pas un corps, seulement des vêtements. Mais cela aurait pu. Des corps, il y en a sans doute dans le village, si les pirates ont surgi à l'improviste. Oh, pourvu que ce ne soit pas Grand-Maman, ni Andy, ni Hetty, ni...

Ni même Lun. Pourvu !

J'incline la barre et j'essaye de rentrer au plus vite, aussi vite que le veut bien cette fichue brise mesquine.

Pour regagner le port, je dois traverser une nappe d'éclats de bois. Une foule de pêcheurs se tient sur le quai ; immobiles, ils ne sont pas en train de trier le poisson ou de réparer les filets. Ils portent les lainages sombres et les pantalons rapiécés qu'ont tous les pêcheurs sous leur ciré. Comme s'ils n'avaient eu que le temps de sauter du lit pour courir jusqu'à la jetée. Ils regardent fixement la mer comme s'ils ne l'avaient



jamais vue. Moi aussi, je suis perplexe, parce qu'il ne reste pas un bateau intact. Toute la flotte est à demi couchée au fond, ou échouée, les mâts cassés. On dirait qu'un géant a posé la main sur le village, et écrasé toutes les embarcations comme du bois d'allumettes.

– Lilly ! Lilly !

C'est Andy qui m'appelle en agitant les bras. Sa tignasse de boucles noires pointe comme un champignon au-dessus des autres têtes. Tout d'abord, je suis folle de joie de voir qu'il est sain et sauf, et puis ma gorge se serre. Pourquoi m'appelle-t-il en me faisant de grands signes ?

Tandis que nous progressons vers la paroi de la jetée, nous n'entendons que les craquements et les crissements des brisures de bois ballottées par les vagues. Je n'arrive pas à me rapprocher, avec tous ces débris qui flottent, alors je me lève et je lance un filin. Et me voilà tirée par cinq ou six pêcheurs, parmi lesquels le capitaine Ainsty, qui n'a pas prêté la main à la manœuvre depuis vingt ans. Je descends du canot et grimpe les marches qui conduisent au quai, Le Chat sur mes talons. Ils me regardent tous avec des visages fermés. Certains secouent la tête.

– Les pirates ? je demande.

– Une journée horrible, horrible, répond le capitaine Ainsty, qui pour une fois ne semble pas convaincu d'être indispensable.

– Ils ont jailli ce matin de la brume, comme ça, sans prévenir, ajoute John Greenstick.

Ils marmonnent tous en hochant la tête.

Le capitaine Ainsty pose la main sur mon épaule.

– Lilly, la journée a été terrible. Il faut être courageuse.

Courageuse ?

Saisie de panique, j'interroge les visages burinés, mais les yeux se détournent. Seul Andy soutient mon regard, et je sais que, lui, il me dira la vérité.

– Qu'est-ce qui se passe ? je murmure, et je vois les larmes couler de ses yeux noirs.

– Oh, Lilly. C'est ta grand-mère.

Il n'en dit pas davantage, car je m'élançe en jouant des coudes pour m'extraire de la foule.

Je crie :

– Laissez-moi passer !

Je cours, mes pieds martèlent les galets gris, et je gravis les marches quatre à quatre. Je passe devant l'atelier calciné du charpentier, contourne des meubles disloqués, enjambe un matelas défoncé qui répand son rembourrage sur les pavés. Derrière moi, Andy crie mon nom, mais rien ne me fera ralentir.

J'arrive à la maison. Haletante, la gorge en feu. La porte est grande ouverte, trouée au milieu par la lame d'une hache. Quand je me rue à l'intérieur, je trouve Grand-Maman allongée sur la table, les bras croisés, les yeux fermés, les lèvres bleues. Hetty est assise sur une chaise à côté d'elle, le visage bouffi à force de pleurer. Elle se lève d'un bond à mon entrée. Elle reste un



moment bouche ouverte sans rien dire. Et tout à coup elle gémit.

– Oh, Lilly ! Ils ont entendu parler du Chat ! Une demi-douzaine d’entre eux se sont détachés de la troupe et ont fait irruption ! Si tu avais vu Grand-Maman : une vraie furie ! Mais il y en avait un en particulier, un jeune, vicieux. Il ne voulait pas croire que Le Chat était en mer. Il insistait encore et encore ; il disait qu’elle mentait et il lui a donné un coup d’épée... Elle est tombée. Elle ne s’est jamais relevée... Oh, Lilly, j’ai essayé de la sauver, je t’assure, mais le sang n’arrêtait pas de couler...

Et elle pleure, et je pleure, et Andy apparaît, et il pleure lui aussi. Le Chat entre à son tour et miaule à fendre l’âme.

Je prends dans mes bras le pauvre corps froid de Grand-Maman ; je la serre contre moi comme je l’ai fait si souvent. Mais elle ne m’embrasse pas, elle ne me caresse pas les cheveux, elle ne me dit pas que tout va bien. Pourtant, je reste blottie contre elle, je m’accroche à elle dans l’ombre de la pièce, parce que je ne veux pas qu’elle s’en aille.